

La galérence, elle est finie!

La Daronne de Jean-Paul Salomé

Marie Claude Mirandette

Volume 39, numéro 2, printemps 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95241ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mirandette, M. C. (2021). Compte rendu de [La galérence, elle est finie! / *La Daronne* de Jean-Paul Salomé]. *Ciné-Bulles*, 39(2), 30–33.

La galérence, elle est finie!

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

La Daronne, c'est d'abord un court roman d'Hannelore Cayre paru en 2017 aux Éditions Métailié. Grand succès de librairie, ce cinquième titre de celle qui fut directrice financière à France 3 Cinéma et avocate pénaliste avant de devenir écrivaine a valu à son autrice une pléthore de distinctions prestigieuses en 2017: Prix Le Point du polar européen; Grand Prix de littérature policière; Meilleur polar du magazine *Lire*; Prix des lecteurs du Festival du polar Villeneuve lez Avignon et Prix Dagger Crime Fiction in Translation 2020 pour *The Godmother* (traduction anglaise). Cayre a tiré de son expérience pénale ses deux *best-sellers*: *Commis d'office* (2004), dont elle signait en 2009 l'adaptation cinématographique à titre de scénariste-réalisatrice, et *La Daronne*, qui vient d'être porté au grand écran et dont elle cosigne le scénario. Deux polars qui abordent, non sans humour, les petites misères ordinaires du système de justice français.

Dans *La Daronne*, Cayre dépeint les conditions de travail des traducteurs-interprètes judiciaires, ces auxiliaires de justice souvent payés au noir, aussi déconsidérés qu'indispensables, et que sa narratrice et protagoniste, Patience Portefeux, traductrice franco-arabe de son état, décrit ainsi: «Coincés dans les lignes budgétaires entre les timbres et les enveloppes, on leur accorde la même considération qu'à une pièce de mobilier. Pourtant, sans eux la justice ne fonctionnerait pas.» Cayre est assurément familière avec les relevés d'écoutes téléphoniques que les interprètes rédigent et qui constituent le plus souvent le matériau premier permettant de condamner — ou d'acquitter, c'est selon — les criminels. Ici comme dans *Commis d'office*, sa pratique pénale confère une solide assise à un récit dosant judicieusement réalité et fiction, avec juste ce qu'il faut de cynisme.

À travers le personnage de Patience, Cayre détaille le quotidien de flics pétris de préjugés et de petits revendeurs à l'intellect déficient, pour qui elle éprouve néanmoins une certaine empathie: «On croise des mecs sympas, d'autres plus cons. Ils ont un langage imagé qui est très drôle», fait-elle dire à son héroïne. Récit bref, mais musclé, souvent hilarant, voire subversif, ce qui devient rarissime en ces temps de rectitude, *La Daronne* esquisse le portrait désabusé d'une quinquagénaire portant sur son époque un regard vitriolique. Celle qui fut fille et femme de truand a tout vu et plus rien à perdre. À l'âge de 27 ans, elle quitte le «milieu» direction le droit chemin pour élever seule ses deux enfants après le décès subit de son mari. Entre un boulot lui permettant à peine de survivre et une mère Alzheimer, vivant dans la prison de son passé ses derniers instants dans un centre pour personnes âgées, elle est en pleine crise existentielle. Sans sécurité d'emploi ni fonds de pension, son avenir est on ne peut plus incertain. Les aléas de la vie lui offrent alors sur un plateau une occasion du genre que l'on ne peut refuser quand on est à ce point désenchantée et revenue de tout. Au hasard d'une traduction d'écoute téléphonique, elle décide de tirer profit, pour une fois, de sa connaissance de l'arabe pour faire capoter une enquête sur une gigantesque livraison de résine de cannabis, avant d'en récupérer la cargaison et d'en faire le commerce. Habillée en richissime Dubaïote au look clinquant ou en petite Maghrébine de Belleville, elle s'impose sans états d'âme comme la nouvelle marraine de Ménilmontant. Commence alors un jeu du chat et de la souris, autant avec les trafiquants qu'elle a détrossés que ses collègues des stupps, à la tête desquels se trouve son amant, le commissaire Philippe.

Dès lors, celle que l'on a vite fait de surnommer La Daronne, avec son cortège de voyous de pacotille et



France / 2019 / 104 min

RÉAL. Jean-Paul Salomé
SCÉN. Hannelore Cayre et Jean-Paul Salomé, avec la collaboration d'Antoine Salomé, d'après le roman d'Hannelore Cayre
IMAGE Julien Hirsch
SON Laurent Poirier, François Dumont et Thomas Gauder
MUS. Bruno Coulais
MONTR. Valérie Deseine
PROD. Kristina Larsen et Jean-Baptiste Dupont
INT. Isabelle Huppert, Hippolyte Girardot, Farida Ouchani, Liliane Rovère, Jade-Nadja Nguyen
DIST. Axia Films



La Daronne qui mystifiera tous les camps. — Photo: Guy Ferrandis

de flics qui la pistent sans jamais parvenir à la coffrer, entraîne le lecteur dans un récit palpitant et rocambolesque, qui slalome avec une belle aisance entre le polar désinvolte et la comédie décalée. Sans compter la relation de Patience avec Philippe, beau flic transi d'amour, qui apporte juste ce qu'il faut de chair à cette histoire où le suspense s'avère, au final, assez secondaire. Car c'est d'humanité dont il est surtout question ici, dans ses grands principes de justice autant que dans les petites combines auxquelles on doit parfois se livrer pour survivre dans un monde souvent hostile, toujours inégalitaire, malgré ce que prétend la devise de la République. Voler des *dealers* tout en faisant un immense pied de nez à un système de justice qui vous exploite n'est peut-être pas si terrible finalement!

Malgré les écueils découlant de son écriture second degré et de son ton ciselant à la Thierry Jonquet, ce récit tout en *flashbacks* et en digressions narratives constituait à n'en pas douter un matériau de choix pour une adaptation au grand écran. On aurait espéré que Cayre, déjà rompue à la réalisation grâce à quelques courts et à un long métrage, aurait pris ce défi à bras-le-corps. Mais c'est à Jean-Paul Salomé, grosse pointure du cinéma populaire hexagonal, que l'on a confié ce diamant brut!

Ancien étudiant en cinéma à la Sorbonne et stagiaire sur **Les Uns et les Autres** de Claude Lelouch, Jean-Paul Salomé est un cinéaste à la feuille de route impressionnante en matière de *blockbusters* à la française. Après une poignée de courts métrages et un passage à la télévision, il réalise **Les Braqueuses** (1993), une fiction inspirée d'un fait divers dans lequel joue Annie Girardot, puis **Restons groupés** (1998), avec Emma de Caunes et Samuel Le Bihan. Au début du millénaire, il entame une série de films nettement plus ambitieux avec **Belphégor ou le fantôme du Louvre** (2000), qui revisite à la sauce effets spéciaux une légende ayant connu, dans les années 1960, une célébrité adaptation télévisuelle. Il y dirige Michel Serrault et Sophie Marceau, qu'il retrouvera dans **Les Femmes de l'ombre** (2008). Entretemps, il prête à **Arsène Lupin** (2004) les traits de Romain Duris, avant de tourner un film en anglais, **Le Caméléon** (2010), dans lequel Marc-André Grondin personnifie Frédéric Bourdin, un usurpateur multirécidiviste. Sa dernière réalisation en date avant **La Daronne, Je fais le mort** (2013), était une comédie policière déjantée dans laquelle François Damiens incarnait avec brio un acteur en chute libre acceptant de jouer les morts pour des reconstitutions criminelles.

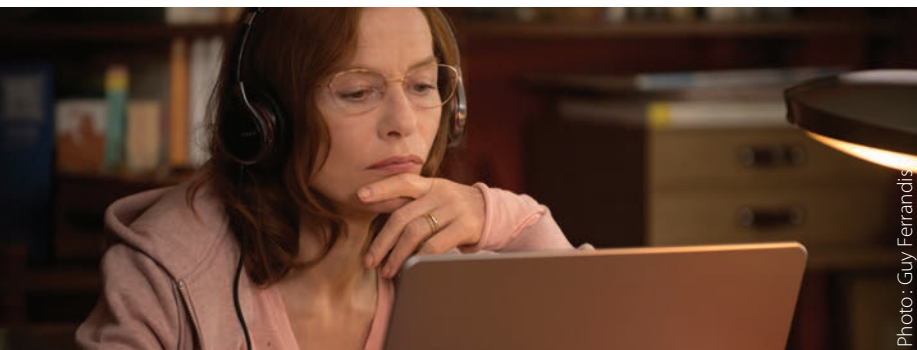


Photo: Guy Ferrandis



Photo: Lydie Nesvadba

Patience Portefeux (Isabelle Huppert) prépare son arnaque, discute avec Philippe (Hippolyte Girardot) et partage un moment avec Colette Fo (Jade-Nadja Nguyen).

l'urgence et le chaos. Et la caméra filme au plus près les personnages, au cœur de l'action. Tout à coup, quelqu'un hurle : « Elle est où l'interprète ? L'interprète, bordel ! » Une femme sans âge, minuscule, arrive. C'est Patience Portefeux (Isabelle Huppert), traductrice franco-arabe pour la brigade des stupés de l'OCRTIS (Office central de la répression du trafic illicite des stupéfiants). Ici, point de *flashbacks* ni de réflexions philosophiques sur le sens de l'argent ou de la vie chez les Portefeux ; Salomé entre dans le vif du sujet et expose d'emblée la rudesse d'un milieu où l'on ne fait de cadeau à personne, pas même aux petites dames polies et propres de leur personne. Et quand on désapprouve qu'une arabophone collabore avec les chiens, on lui crache au visage !

Du livre au film, les réécritures et les adaptations ont été nombreuses. Outre les nécessaires changements de tons, de style et de procédés indispensables pour passer de l'écrit à l'image, plusieurs ajustements ont été opérés par les scénaristes (Jean-Paul Salomé, Hannelore Cayre, avec la collaboration d'Antoine Salomé). Certains personnages, secondaires dans le roman — M^{me} Fo, Philippe — ont pris du coffre en passant au grand écran tandis que d'autres ont tout simplement disparu — les enfants de M^{me} Léger, une résidente de l'EHPAD dont Patience achetait l'appartement, question de blanchir un peu de cet argent à la provenance injustifiable. Parmi les changements les plus notables, il y a ceux apportés aux personnages de Colette Fo (Jade-Nadja Nguyen) et Khadija Benabdelaziz (Farida Ouchani). La voisine chinoise se manifeste très tardivement dans le livre pour acquérir l'appartement de Patience, la seule non chinoise de l'immeuble. La dynamique que le film établit entre les deux femmes s'inscrit désormais dans la durée ; elle est nettement plus riche et offre quelques moments de connivence absents du roman. Pour ce qui est de Khadija, l'aide-soignante marocaine de l'EHPAD qui s'occupe de la mère de Patience (Liliane Rovère), elle décédait assez tôt dans le bouquin, victime d'une défaillance cardiaque lors d'une agression. Dans le film, Patience sympathise avec elle avant de lui recommander de se mettre à l'ombre un moment, ce qui permet de la faire revenir à la fin. Bien que cela semble assez improbable vu son métier — essayez de trouver une employée de CHLSD/EHPAD qui peut disparaître à sa convenance ! — le retour de Khadija en fin de parcours, rendant visite à son fils à Fleury-Mérogis où il est emprisonné (dans le

Après deux mandats à la présidence d'UniFrance (de 2013 à 2017), organisme de promotion du cinéma français à l'étranger, Jean-Paul Salomé revient à la réalisation avec **La Daronne**. Au vu de sa filmographie très grand public, Salomé n'est pas le premier nom auquel on aurait pensé pour transposer au grand écran l'univers décalé et ironique d'Hannelore Cayre. Pourtant, si le résultat n'est pas le chef-d'œuvre que le roman permettait d'espérer, force est de constater que c'est un agréable divertissement et même, par moments, un long métrage franchement jouissif.

Ça commence sur les chapeaux de roues, avec une escouade gonflée à bloc effectuant une descente musclée chez des *dealers* : gilets pare-balles, fusils braqués, porte défoncée, tout se bouscule, dans

roman, il est « suicidé » en prison) offre une conclusion teintée d'espoir.

Malgré son ton de comédie française décomplexée, le film flirte tout de même avec la caricature des communautés maghrébine (tous *dealers* habillés en mou) et chinoise (tous cousins de triade parlant un français approximatif). Sans compter les flics qui, entre arrogance et préjugés, logent à la même enseigne du stéréotype sans nuance. Salomé s'en tire néanmoins plutôt bien en jouant la carte de la solidarité féminine qui se noue entre trois « daronnes » aux origines diverses. Patience, Colette et Khadija sont ainsi unies par leur statut de mère protectrice et c'est grâce au soutien de l'infirmière arabe et de la voisine chinoise que Patience organise son lucratif trafic dans ce qui se transforme peu à peu en sympathique comédie multiculturelle.

Dans le film davantage que dans le roman, Patience est un personnage unidimensionnel, à la psychologie approximative et pour le moins flexible. Paisible anarchiste au cœur ancré à gauche, elle peste contre un système qui condamne les petits délinquants à gravir les échelons du crime (ces *dealers* que l'on envoie « en stage de radicalisation pour trois grammes de shit »). D'ailleurs, au désespoir de Philippe (Hippolyte Girardot) qui lui fait remarquer : « C'est marrant, la façon dont tu en parles, on dirait que tu leur trouves des excuses », ce à quoi elle répond, énigmatique : « Non, mais j'aime bien que la vie trouve son chemin ! » Patience aspire surtout à retrouver quelque chose de l'enfance perdue, qui s'incarne dans *La Petite Collectionneuse de feu d'artifice*, une photographie de sa vie d'avant qu'elle achète dans une salle de vente et qui semble déclencher chez elle un puissant désir de changement. Ce bateau, ce lac et le feu d'artifice que l'on y voit, c'est son coin de paradis à elle, que ses activités illicites lui permettront de reconquérir, relançant une existence depuis longtemps sclérosée. Comme si elle larguait enfin les amarres, toutes voiles dehors.

Dans le rôle de Patience Portefeux, Isabelle Huppert fait la démonstration, si cela était encore nécessaire, que la comédie lui convient aussi bien que le drame. Elle incarne avec un plaisir évident cette héroïne imprévisible, aussi à l'aise en traductrice manipulatrice qu'en trafiquante retorse, trompant avec autant d'aisance ses collègues du Quai des Orfèvres et ses nouveaux « amis ». En



« Dans le rôle de Patience Portefeux, Isabelle Huppert fait la démonstration, si cela était encore nécessaire, que la comédie lui convient aussi bien que le drame. » — Photo: Guy Ferrandis

particulier les deux *dealers* crevards qu'elle a recrutés grâce à ses écoutes, Scotch et Chocapic, des espèces de Laurel et Hardy maghrébins nettement plus marrants dans le film. Scotch, à qui l'on doit cette savoureuse réplique quand il réalise que sa daronne lui fournit du « shit top qualité qui déchire grave » : « La galérence, elle est finie ! » Huppert, qui s'est rompue à l'arabe pour l'occasion, langue qu'elle a apprise phonétiquement, tient tout le film sur ses frêles épaules. Et si Salomé a renoncé à la narration homodiégétique qui surplombait le roman, la présence de l'actrice dans quasiment chacun des plans du film constitue une habile alternative visuelle à ce procédé. Le plaisir que l'on éprouve à la voir se travestir en reine du kitsch, caftans et hijabs à la clé, parvient par moments à faire oublier une intrigue cousue de fil blanc, servie par une mise en scène tout juste honnête et un rythme non sans ratés. Au final, force est de constater que Salomé signe un film divertissant, qui joue plutôt habilement avec les clichés du polar et de la comédie, et dont le principal atout est à n'en pas douter son actrice-vedette. **La Daronne** ne serait pas ce joli portrait de femme sans la présence d'Huppert. Rien que pour sa prestation, le film vaut d'être salué. 